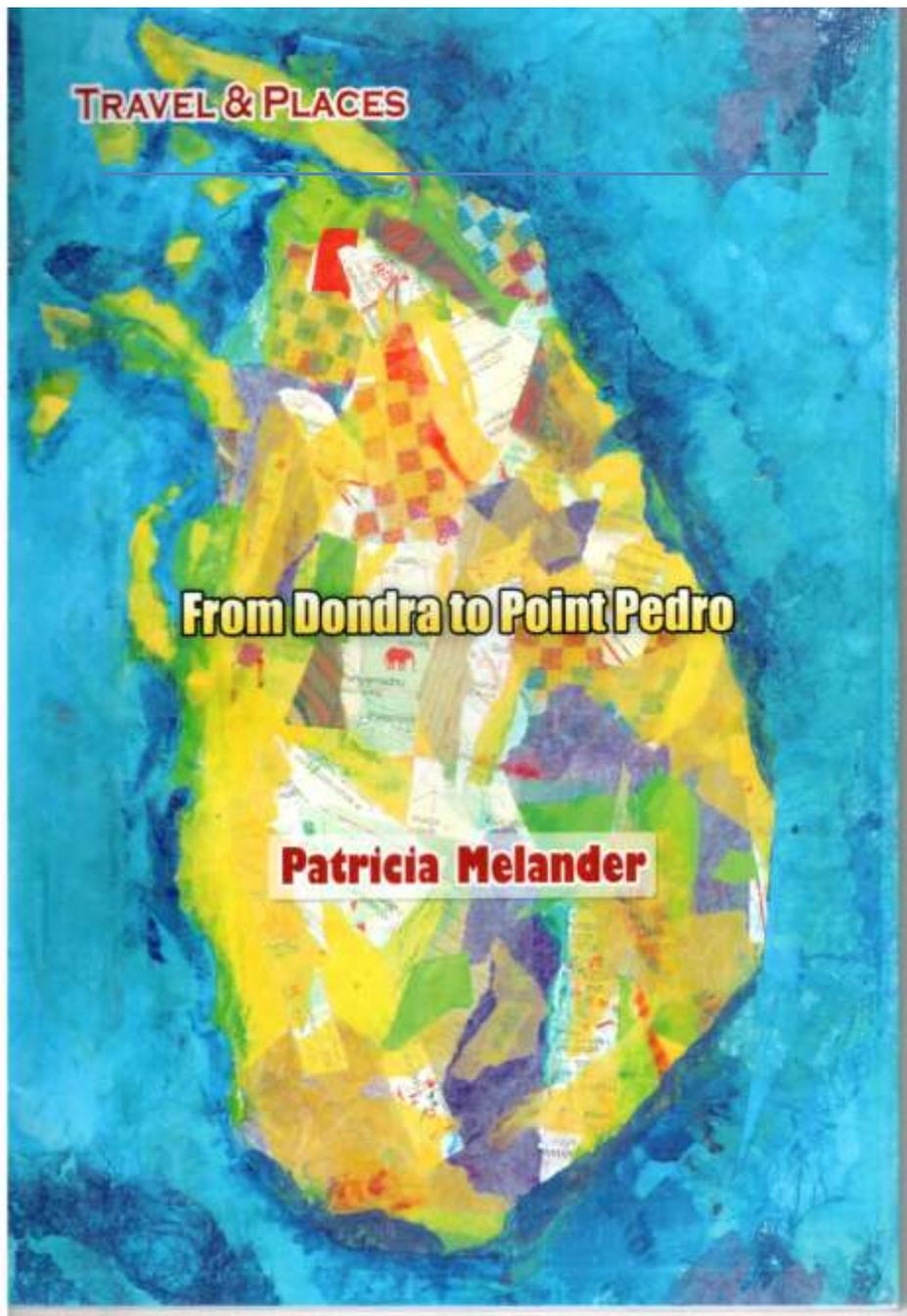


TRAVEL & PLACES

From Dondra to Point Pedro

Patricia Melander



De Dondra à Point Pedro

Patricia Melander

Traduit de l'anglais

Par Jean-Paul Faure

Décembre 2020

Préface

Le carnet de voyage De Dondra à Point Pedro a retenu toute mon attention et m'a ravi. Tout d'abord il s'agit du récit d'un exploit, celui d'une femme qui se donne le défi de parcourir 815 km à vélomoteur entre les extrémités Sud et Nord de Sri Lanka.

Ce pays, dont l'infrastructure routière est souvent défaillante malgré des efforts récents, possède une des densités humaines les plus élevées de la planète et où, de surcroît, les habitants adorent se déplacer fréquemment d'un bord à l'autre de l'île sur les moyens de transport les plus variés : depuis l'extérieur des trains, dans les vieux bus bondés, à 3 sur un vélo, motos, autos, en tuk tuks, à dos d'éléphants et même en chars à bœufs.

Comme dans de nombreux pays, la place des femmes dans la société sri lankaise est difficile. Malgré les efforts d'une éducation pour tous et toutes, elles sont souvent reléguées aux travaux les plus pénibles : ouvrières dans des usines dortoirs,

cueilleuses à vie dans les plantations de thé, femmes de ménage au Moyen Orient, démineuses des zones de guerre où les mines anti personnels ont parfois tué leurs maris ou leurs enfants. Ces emplois sont vécus malgré tout comme un ultime recours. Les femmes sont donc mal et peu considérées, l'évolution est lente. C'est dire, si le regard porté sur une femme voyageuse à vélomoteur s'avère pour le moins ferme, parfois dur, ou encore trouble. Le cliché admis, c'est d'appartenir à une catégorie reconnue : touriste, humanitaire dans une ONG, diplomate, etc. Mais que penser d'une femme européenne à vélomoteur chargée d'un bagage léger sur des routes lointaines ?

Et pourtant face à ce regard porté sur elle, Patricia Melander sait toujours rester bienveillante en dépit d'atmosphères menaçantes et d'angoisses. Elle sait aussi s'attacher aux situations de vie les plus simples et en retenir la richesse. Dans ce récit, si l'on écarte les difficultés linguistiques, on pourrait penser aussi que la communication, les échanges ou les dialogues sont peu denses. Ils sont à l'image d'une société et de son histoire où le silence

prévaut et prédomine encore malgré les évolutions techniques. À Sri Lanka, le silence marque le respect, la sérénité et le refus de l'offense.

Ce carnet de voyage respire donc ce pays dans sa quintessence avec seulement quelques mots : simplicité, bienveillance, solitude et prouesse.

Les chemins nous inventent aussi, merci Patricia.

Jean-Paul Faure

Au premier signe du jour, le voyage.

D'abord, il me faut rejoindre mes amis à leur nouvelle adresse. Une étape simple et sans difficulté. «Juste après le croisement de Hakmana !», m'ont-ils indiqué. Mais ce matin-là, bien d'autres directions sont possibles. « C'est près de Temple Road...Oui, un temple ! » m'apprennent les gens du coin en affirmant bien connaître ce lieu. « Vos amis sont aussi nos parents ! » ajoutent-ils.

Alors ils m'envoient plus loin, ailleurs, sur diverses routes secondaires. Tantôt vers un carrefour, puis près d'un collège, jusqu'à ce que finalement, je sois obligée de demander à nouveau de l'aide et que l'on vienne plus prudemment me guider. Je poursuis alors mon nouveau pilote, en roulant tout près de lui, derrière sa moto.

Bien sûr, je vais trop loin. « Un peu plus et tu plongeais dans la rivière Nilwali. » Me dit-il en plaisantant.

Lorsque enfin j'arrive un peu confuse chez mes amis, ils m'attendent patiemment. Aussitôt invitée à table, je déguste du riz au lait, le riz de bienvenu et de bénédictions, offert avec du thé nature, du hakaru et du pol sambol à la noix de coco. Pendant que nous bavardons et rions avec plaisir, les incitations à bien se nourrir fusent et rythment le repas. À la fin de ce copieux déjeuner, une petite bougie est allumée et placée sur l'étagère près de Bouddha. Et bien que mes hôtes semblent se moquer d'eux-mêmes avec ce rituel ordinaire, quelqu'un vérifie, plus sérieusement dans le petit almanach divinatoire, le moment propice pour partir.

Il est 8h31.

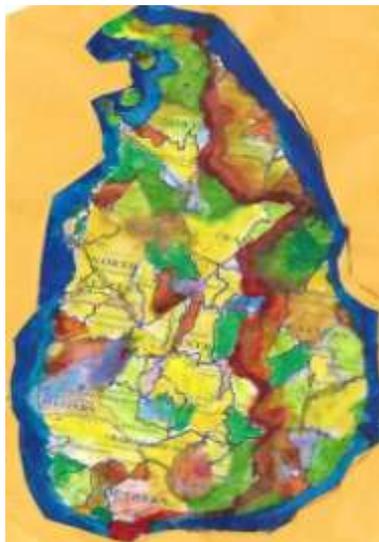


Peut-être qu'avec les difficultés d'orientation de ce départ, vous vous demandez, si je ne vais pas probablement zigzaguer encore à travers tout le pays pour trouver mon chemin, d'ici à la province du Nord. Et bien, malgré ce premier pépin, je sens que je vais pouvoir mieux appréhender les grands espaces plutôt que les méandres urbains ou citadins.

Sur ma carte touristique, j'ai ôté les photos des sites mis en exergue, pour bien me sentir une vraie voyageuse, plus nature, celle qui veut aussi découvrir d'autres lieux, singuliers, à la fois modestes et captivants. Ce sont en effet les petites routes rouges et jaunes qui m'attirent le plus ainsi que les

aires vert pâle des parcs nationaux et de la nature sauvage.

Nous avons attendu sur le pas-de-porte que j'arrange sac et moto, ainsi qu'une poche contenant un en-cas, ultime cadeau pour le temps du voyage. Avant de partir pour Dondra, nous nous sommes dit adieux. Eux partent en voiture, et moi à moto en les suivant le long de la route encombrée de Tangalle, puis en passant devant le monument en fleur de Matera Bodhi.



Sur la route, on me fait signe pour m'indiquer la station d'essence. Là, je fais le plein du réservoir. Je paye 400 roupies et par la suite j'essaye tant bien que mal de rattraper le véhicule de mes amis qui a pris une belle avance.

En passant près de l'Université Rohunu construite par le célèbre architecte Bawa, une manifestation est en cours. Elle déborde sur la route en une foule hétéroclite. Certains brandissent de modestes pancartes manuscrites à l'aide de grossières lettres noires cinghalaises. Leurs slogans manquent d'agressivité mais ils sont bien déterminés. L'afflux se positionne aussi devant la petite entrée de sécurité que j'ai bien connue lors d'un emploi précédent comme enseignant vacataire à l'Université. Un des gardiens que je reconnais, me faisait alors régulièrement attendre. «Quelle réunion ? Avec qui ? Aucune de ces personnes-là, j'espère !», Fulminait-il alors.

Puis, comme d'habitude, quelqu'un d'autre arrivait et me faisait entrer. Jadis aussi, une foule de moines couleur safran se tenait avec des haut-parleurs et des pancartes laissant tout le monde sentir qu'il était mal venu de les importuner. L'intérieur du bâtiment de Bawa est particulièrement beau et bien conçu. Ses longs couloirs en cascade depuis les hauteurs offrent une fraîcheur surprenante tout en donnant, à l'abri du soleil, une large ouverture panoramique sur l'océan.

Rohunu-Sud, Le Sud, Le Grand Sud, Rohunu-L'extrême Sud.

Arrivée dans ce paysage de façon presque inattendue (après tout, c'est toujours la route côtière), la beauté du site me gifle physiquement. La mer, sauvage, fascinante, s'étend sans fin, et je la contemple comme si c'était la première fois, incapable de détourner le regard. Plus loin le long de la côte, des bateaux de pêche sont amarrés au port, et pourtant ils semblent s'éloigner

au fur et à mesure que ma route et le paysage avancent. Dondra peut-être ? Même si cela semble un peu trop tôt

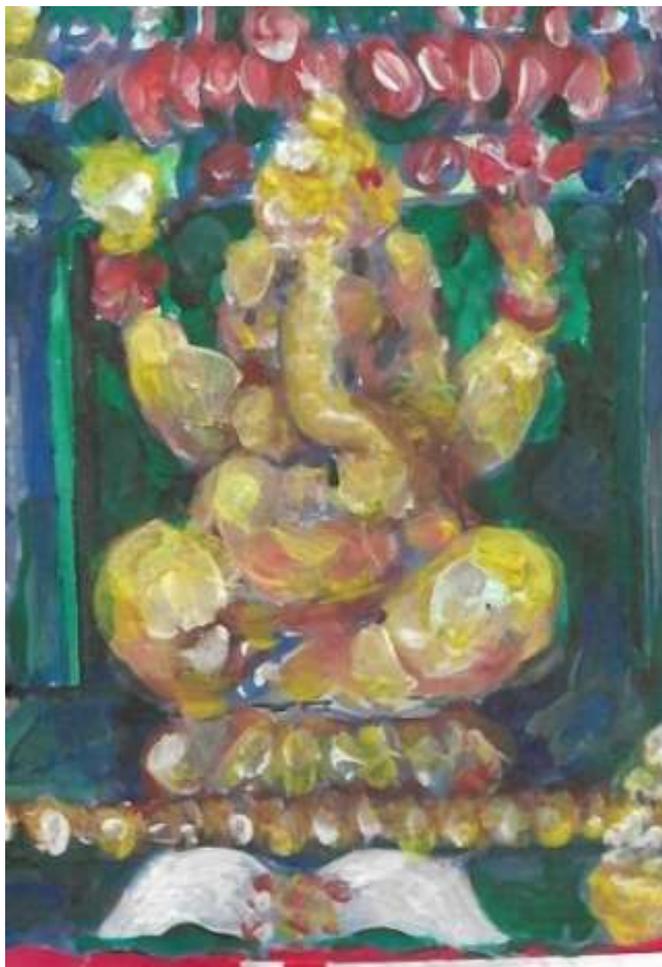
Avant d'arriver au phare, je souhaite visiter l'imposant temple Devinwara. Probablement est-ce ici que commence la route spirituelle vers Kataragama et où, d'après la légende, tout peut arriver ! Puis en route pour Kiri Vihara, des bus à impériale, bondés de pèlerins, me dépassent fréquemment. S'échappent alors de ces autobus, des vagues successives de chants rythmés aux sons des tambours, avec des bras et des mains qui se débattent et m'adressent de vives salutations.

Dans cet étonnant temple, au bleu invraisemblable, paré de lampes à huile, les prêtres se tiennent dans leurs petites alcôves, chacune dispose d'un autel et d'un choix de divinités. Celui dans lequel j'entre au hasard est dédié à Skanda Kumara et Kali, mère de l'univers et déesse de la destruction, avec sa langue tirée

proéminente, sa peau bleuâtre et ses bras en mouvement. Puis Ganesh est là ainsi que d'autres compagnons sous un néon coloré.

Un prêtre effleure alors ma tête et prie en psalmodiant à voix haute, c'est une onction ou bénédiction. Lorsqu'il attache le bracelet tissé à mon poignet, mon esprit ressent quelque part un apaisement soudain. Et je suis heureuse de voir ces dieux cohabiter ainsi tout à la fois dans l'harmonie et le fouillis. Skanda Kumara avec ses différents visages tactiques, qui voient tout, savent tout et regardent partout, également divinité protectrice, en guerre, montée sur un paon géant. Et puis Kali, le destructeur, en colère contre le mal. À proximité du lieu saint, un éléphant attaché à un arbre, mène un va-et-vient infernal proche de la folie. Dans cette atmosphère particulière, sous le regard très présent du Bouddha, les fidèles, vont et viennent aussi, mais sans crainte,

humblement avec des paniers puja,
offrandes de fruits à leurs divinités.



De l'univers du temple et de ses dieux, je reviens à mon destin plus modeste, celui du voyage et de mon vélomoteur. Plutôt profane cet engin, un peu futile, ordinaire aussi, cette toute petite moto se conduit à l'aide de son klaxon banal, comparable au sifflement continu d'un moustique, le madaruwa. Tout comme le ventilateur du plafond qui vrombit à l'instant de dormir, le bruit sourd et silencieux de ce klaxon me reconforte au moment de sombrer dans le trafic.

Cet engin mi-moto mi-vélomoteur est fonctionnel et sans aucun glamour. Sa peinture indienne bon marché rouille pendant la saison des pluies et son réservoir plein vaut pour des kilomètres. Les femmes l'utilisent souvent pour emmener leurs enfants à l'école. Il offre une certaine liberté et facilité qui permet, même aux agriculteurs, de transporter des objets surdimensionnés. En Europe, il est comparable au Solex. Utilisé aussi par les

étudiants, on les voit souvent alignés par centaines à l'extérieur des établissements. Le compteur de vitesse monte à 70 kmh. Au-delà, ça frémit. Mais je suis une conductrice prudente, qui respecte les 50 ou 60 en général sur une route ouverte et un ciel dégagé.

Pour quitter le Sud, aucune solution facile. J'ai demandé conseils, examiné les options et pesé le pour et le contre des différentes opportunités.

Les gens les moins téméraires m'exhortent à me diriger vers Colombo pour plus de sécurité. Mais cela signifie passer par Galle, puis Hikkaduwa et prendre cette route difficile de Panadura jusqu'à Colombo. Traverser la mégapole peut s'avérer être un véritable cauchemar. Impossible de se rendre quelque part, vous êtes contraints par le flux du trafic, obligé de suivre des voies en travaux jalonnées de nids-de-

poule, où la circulation est dictée par des bus aux allures de monstres.

Une alternative est possible, celle de voyager par le pays des collines, via Sinharaja ou Embalipitiya, à travers de verdoyantes plantations et des routes en spirale. Je suis très tentée de faire cette expérience d'une nature plus pittoresque. Mais peut-être que les collines et la pluie rendront la tâche difficile ? Sans compter les nombreuses petites pistes à emprunter voire des labyrinthes à contourner.

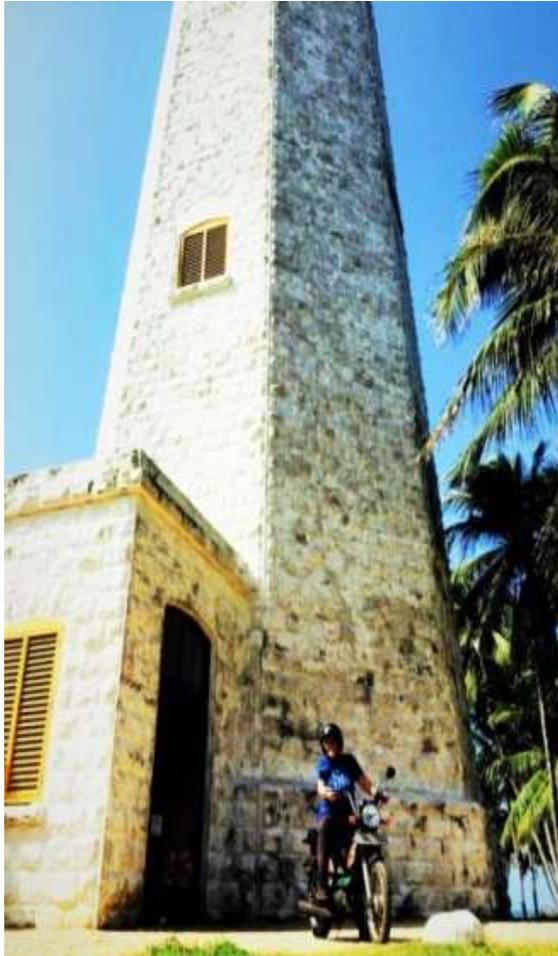
Troisième itinéraire possible, la côte Est. Je pourrais m'arrêter comme un pèlerin à Kataragama, puis comme un surfeur, me diriger vers Arugam Bay, le spot de surf avec son ambiance et ses fêrus de vagues, puis prendre cette longue route torride, non protégée et sans fin jusqu'à Batticaloa, Trincomallee, Mullativu et même plus au

nord. La route se résume à deux variantes, le rivage et son cordon d'un côté, l'océan de l'autre.

Ces options sont toutes bonnes mais j'opte finalement pour un itinéraire plus personnel, moins fréquenté, original et probablement le plus long.

La petite équipe d'amis du déjeuner matinal partie en automobile arrive avant moi près du phare de Dondra Head. Construit sous la domination britannique en 1890, c'est le plus haut phare de Sri Lanka, ses pierres ont été importées de Cornouailles et d'Écosse. Pas étonnant que cette tour en granit semble aussi insolite.

196 marches à franchir pour accéder au sommet.



L'ascension n'est pas possible car ce matin-là, le phare est fermé. Et puis le tarif

d'entrée a tendance à augmenter notamment pour les étrangers. Mes amis évoquent leur dernière visite. Ce jour-là, ils se sont sentis étourdis en gravissant les marches en spirale et puis là-haut en scrutant la mer et son horizon ce fut le vertige. En conclusion : aujourd'hui, aucun regret.

Une seule photo ne permet pas de saisir toute la hauteur du phare. Nous nous approchons d'une petite plaque qui indique que nous sommes situés au niveau le plus au sud possible. Je suis donc venu ici pour aller de Dondra, le site le plus méridional jusqu'à Point Pedro, au-delà de Jaffna, le point le plus septentrional.

Dondra Head, Devinuwara la Cité des dieux; toujours plus au sud.

À l'entrée d'une modeste maison on vend du thembili, une variété de noix de coco plus douce à consommer. Une fois passé le

portail d'entrée, à l'intérieur, une famille me semble-t-il est regroupée et discute. Parmi eux, un garçon trisomique, adulte, il est à l'aise, sans aucune entrave. Volontaire pour la séance de photos, il se tient très naturel et semble ignorer le préjugé que portent quelquefois certains regards. Et puis comme un ami proche, il m'aide à franchir le portail avec le vélomoteur.

Quelqu'un m'a dit « C'est un voyage historique ! » mais je suis bien la seule à pouvoir en témoigner. Quelques amis devraient s'en souvenir. À défaut, il faudrait ajouter un cameraman et une mise en scène avec des oriflammes. Maintenant que le pays n'est plus en guerre, peut-être ce voyage tardif perd-il un peu de sens ? Mais pour moi c'est une affaire très personnelle, comme un défi intime, une véritable odyssee qui signifie beaucoup plus, bien au-delà de ce que je pourrais même en dire, raconter ou écrire.

Dans cette habitation de Dondra Head, il n'y a donc pas de cérémonie particulière, juste une conversation familiale insaisissable qui dure. Il est pourtant temps de partir. Et nous nous demandons quand cela devrait finir ? Nous attendons sagement l'opportunité de quitter ce lieu. C'est la séance de dégustation du thembili qui donne le signal. Une fois la chair blanche de la noix de coco déglutie, nous rendons les coquilles coupées en morceaux. Et puis au moment de partir, une pluie d'écoliers vêtus tout de blanc, se déverse là comme un torrent sorti d'un bus scolaire.

Mes amis filent à leur voiture. Je poursuis mon voyage en solitaire. Il est maintenant 9 h 30 et grand temps de partir. Le long de Lighthouse Road, je les aperçois encore à peine et puis à la tour de l'Horloge, ils sont déjà trop loin et finissent par disparaître.

Comme blessent et parfois ravivent les flux et reflux de la vie, nous allons désormais vers des directions opposées. Mais moi maintenant, je me sens forte et toute alerte pour entreprendre cette traversée. Je croise à nouveau le temple visité ce matin, et j'en éprouve une légère émotion surtout à l'idée que désormais, je me dirige seule vers l'inconnu. Et c'est dans un grand souffle nouveau que je suis prête à respirer tout cet air-là. Me laisser tout entière envahit par cette aventure. Désormais, je vais dévorer des yeux avec avidité et tout capturer à chaque émerveillement.

Je vérifie le kilométrage; il chiffre : 02816

Dorénavant la solitude m'accompagne sur cette route un peu rude. Son cheminement devient plus méditatif en raison de l'instant présent qui donne l'impression de s'allonger. Il faut plus de temps que je ne le pense pour arriver à Tangalle. Sur les collines qui me guident, je remarque soudain qu'un pneu avant est presque à

plat. Obligée de m'arrêter, j'en profite pour rejoindre et longer cet inéluctable océan en contrebas sur la droite. Oui, c'est bien une crevaison lente ! Alors toujours optimiste, je continue d'avancer lentement, délicatement, en me demandant si je vais bien pouvoir arriver jusqu'à la prochaine localité. Heureusement, celle-ci se situe dans la descente.

Mais comment les choses peuvent-elles devenir subitement aussi vaines et futiles ? L'aventure tient-elle aussi par l'ordinaire et l'accessoire ? Ce début de parcours est bien lent et il s'annonce encore plus lent avec ce léger sifflement continu qui s'échappe du pneu.

Heureusement, voilà Tangalle avec des passants toujours très occupés. Au hasard, j'interroge les gens pour savoir s'il existe à proximité un mécanicien. On m'en suggère à différents endroits. Bien sûr qu'ils sont en nombre, mais comme je ne veux pas faire de détours et me perdre, je mets mes

espoirs pour en trouver un dans ma direction initiale et pour ensuite revenir plus facilement sur la route principale.

Agacée de perdre du temps et irritée à l'idée d'être incomprise, je grogne un peu lorsqu'un passant inquiet me demande ce qui ne va pas... Un mécanicien, il me faut un mécanicien ! Il observe alors le pneu et m'indique d'aller plus en avant. J'ai alors honte de mon impatience. Croyant trouver un sombre petit hangar de mécanicien, je prends place dans un immense atelier de réparation de pneus d'aspect industriel, du genre de ceux qui réparent d'énormes camions. D'ailleurs en voici un dans la cour.



Le mécanicien est jeune, un grand adolescent musclé, marqué d'un pottu (un point tatoué sur le front). Torse nu, il porte aussi un collier. Quelqu'un probablement venu d'ailleurs ! Serait-il tamoul; peut-être de la région des collines ?

Un trio d'ouvriers : le jeune homme, puis un homme plus mature et une femme peut-être l'épouse, s'active avec efficacité. Remarquant que je suis assise dans l'attente sur le petit rebord où s'empilent d'énormes pneus, ils ont l'amabilité de me proposer une chaise en plastique. En un mouvement continu, des voitures arrivent puis repartent une fois les réparations effectuées. Dans la file d'attente, les clients avancent. C'est maintenant mon tour. Le jeune mécanicien commence par défaire la roue lorsque soudainement une terrible angoisse m'envahit. Cet incident n'est-il pas un mauvais présage ? Tout ça va mal se passer, non ? Ne devrais-je pas renoncer à mon voyage et rentrer chez moi, vaincue ?

Le vélomoteur se tient désormais sur une seule roue. La méthode de travail employée minimise chaque effort. Ce jeu intelligent devient aussi vite très captivant. Assise et pensive, j'observe le mécanicien prendre le vieux pneu avec ses pieds. La moto d'abord squelettique se transforme successivement. En quelques minutes tout est terminé et reconstitué avec la dextérité d'un joueur de Rubik cube. Satisfaite et rassurée, j'offre à l'ouvrier la poche contenant l'en-cas donné par mes amis ce matin même. J'espère qu'ils ne m'en voudront pas.

Donner est toujours une chose un peu délicate et complexe. Mais cela va libérer aussi mon sac, mal à l'aise entre mes genoux sur l'avant du vélomoteur. La nouvelle chambre à air et la main-d'œuvre me coûtent 700 roupies. Mon effusion de remerciements et d'au revoir cache difficilement à quel point cette réparation m'est capitale.

En tournant au dernier croisement pour quitter Tangalle, la traversée Dondra - Point Pedro prend vraiment tout son élan. L'icône de Skanda Kumara réapparaît au sortir de la ville. Comme un heureux signe, la divinité aux multiples visages, regarde toujours sereinement au milieu des dieux et du chaos des couleurs.

Les corneilles volent bas juste au-dessus du temple orné de ses parures. L'esprit de Katatragama est peut-être là aussi, mais je dois avancer dorénavant. Je n'ose pas m'arrêter si tôt et gaspiller la précieuse lumière du jour. Un effort intense m'imprègne alors de ce spectacle et je jure de revenir.

Les nombreuses figures des dieux, parfois armés, et celle de Bouddha sont là, côte à côte, tandis que bien plus haut dans la stratosphère, deux milans sacrés envahissent le ciel à la recherche de proies ; ils planent en dessinant de larges mouvements giratoires.

Maintenant de chaque côté de la route, les rizières se parent d'une couleur vert émeraude. Plus loin des hommes transportent dans les champs des conteneurs métalliques de pesticides. Deux d'entre eux ont une frêle allure. Epuisés peut-être. Sont-ils aussi fatigués et somme toute satisfaits à la fin de cette rude journée de travail ? Leurs vélos gisent au bord de la route. Les aigrettes blanches plongent joyeusement leur bec dans les nouveaux plants de riz.

Ce début de périple s'est construit un peu dans l'hésitation. Mais le véritable voyage commence ici, à présent, sur cette route de Hambantota, territoire inconnu pour moi, du moins, je ne me souviens pas être déjà venu ici. Depuis ce matin, j'avance scrupuleusement, en m'arrêtant, en repartant, en m'exaltant comme un prélude à une grande chorégraphie, un grand opus.

C'est déjà l'après-midi et la faim me taraude. Une fois de plus, je m'arrête dans une de ces échoppes rurales, sorte de caravansérail en bordure de route. La nourriture y est bon marché et souvent délicieuse. Là, dans des cuisines propres les femmes portent des tabliers verts. Deux portions de dosai (crêpe à base de farine de lentilles ou pois chiches) et des légumes calment rapidement les ardeurs de mon estomac. À l'extérieur, près d'une réserve de boue argileuse, de faux animaux en terre sèchent au soleil.

Impossible d'être toujours impressionnée par la couleur de chaque rizière ou celle de l'eau douce et veloutée des lacs ! Impossible aussi d'être constamment hypnotisé par l'écran de cet océan ! Trop de beauté, trop d'imprégnation rendent souvent la réalité monotone. À notre insu, l'habitude nous rend aveugle au point de nous faire ignorer la grâce et la beauté des paysages. Des territoires et des routes similaires se

succèdent un long moment et l'ombre se raréfie. Pour éviter le port et son trafic, je suis finalement contrainte d'emprunter la voie de gauche. Alors subitement le décor change et la route se métamorphose en une véritable autoroute à quatre voies !

Cet axe aux grandes artères est presque quasiment vide et ma vitesse augmente. À droite, tout au long d'une crête qui relie des collines désertiques, un vent fort vrille les pales d'un parc éolien. Plus au centre, dans une vaste propriété, des jardiniers, à distance régulière les uns des autres, taillent soigneusement les buissons en galbes harmonieux. Mais la bâtisse au cœur de son écrin de verdure semble bien vide et solitaire : un éléphant blanc...

À la station-service suivante, je remplis le réservoir. Un panneau annonce : 'prochaine station-service Weerawila'. Dans cette région-là, les buffles d'eau ont pour réputation de méconnaître le danger et d'errer instinctivement sur la route. À

l'évidence, celle-ci perd son statut d'autoroute. Mon idée est d'aller au-delà de Weerawila et de Wellawaya avant la nuit tombée, avant l'arrivée des insectes qui souillent ma visière de protection.

À Weerawila, il y a apparemment un pénitencier à ciel ouvert, c'est écrit quelque part le long de la route. Je m'interroge. La prison est-elle là, derrière ces grillages ? Que peuvent bien faire ses détenus ? Qu'ont-ils fait pour être incarcérés ici ?

En bordure de route, des petits commerces. Les étals proposent là des paniers en osier ici du Kurd, le fromage blanc caillé de bufflesse. Un écriteau affiche un très déterminé «Entre ici !». Un peu agressif, un comble aussi sur cette route désespérément vide qui mène à travers champs. Coûte que coûte, ces femmes tentent avant tout de gagner un peu d'argent. À peine de quoi se nourrir chaque jour. Par la suite, je bifurque

avant cette importante jonction de Tissamahara, à l'est de Yala, puis vers Kataragama. Enfin je m'oriente sur une route à peine visible en direction de Wellawaya.

Un lent parcours pour un si long trajet. Toute la journée, il a fait si chaud et sec. Dans le rétroviseur, mon visage est écarlate. Lorsque j'arrive finalement à l'entrée de la ville, juste après la tombée de la nuit, dans la pénombre, j'emprunte un certain nombre de petits sentiers et de chemins de terre en suivant les panneaux indicateurs de maisons d'hôtes. Mais ils ne mènent nulle part. Un endroit semble pourtant ouvert, mais il est désert... « Hé Malli... Hé bonjour... » Ma voix reste aussi sans réponse. Je retourne désespérément sur la route principale.

Cette panique à la tombée de la nuit réveille conjointement une certaine excitation mêlée d'angoisse. Pourtant ce n'est que le soir. L'obscurité, avec son mystère grandissant,

prend ici une drôle d'allure, inhabituelle pour une voyageuse solitaire. Même dans une si petite ville, la nuit fait ressortir l'étrange et le dangereux. C'est ma troisième tentative à bifurquer dans une petite ruelle. Les lumières vives de Tissa Road éclairent en définitive «L'auberge de la Petite Rose». Un chemin de terre s'ouvre, un indicatif sonore bat son plein. Boum - boum – boum. La musique retentit des haut-parleurs extérieurs. Même si pour moi il fait nuit et qu'il est pratiquement temps de dormir, il n'est en fait que sept heures du soir. « Ce ne sera pas tranquille ! » Me dit le propriétaire, apparemment mon visage écarlate ainsi que mon allure débraillée ne l'inquiètent pas. Il m'attribue une place près de leur logement familial, dans une chambre avec deux lits, un miroir et une moustiquaire. Sur le mur, une seule image, celle d'un stupa sombre qui jure sous un ciel uni. Il est écrit comme un rappel sacré « Sri Lanka ».

Le doute me gagne. Je me demande un court instant si des étrangers se sont déjà arrêtés ici. Néanmoins, je suis heureuse de pouvoir loger dans cette demeure simple et bon marché. La musique est en partie atténuée par le vrombissement du ventilateur et ma fatigue. Elle s'achève sagement quelques heures plus tard après une dernière interprétation bruyante et chaotique de « *l'hôtel California* ». Puis le silence règne. À ce moment-là, je m'endors presque, au chaud avec une légère et pas désagréable sensation de vertige. Enfin, la famille voisine achève sa journée par une montée et une chute douce vers le sommeil.



À la fin de la première journée, le kilométrage est de 2984, soit 168 kilomètres



Total = 815?
Day 1 = 168 km
Day 2 = 217 km
Day 3 = 287 km
Day 4 = 143 km

C'est le matin du jour 2 et le tapage familial s'accroît : les enfants se préparent pour l'école, un bébé se réveille et pleure. Du thé au lait et sucré m'est servi. Ne voulant pas m'immiscer dans cette vie privée, je m'assois dans le couloir comme si j'étais une parente éloignée. Bien que je ne me sente pas très à ma place, les activités d'éveil de la famille aguichent ma curiosité.

Comme de coutume les enfants vont à l'école. De sa voix douce, le père les rassemble et se réinvente chauffeur de trois roues (tuk tuk) et les emmène. Quand il revient, il prend et tient ma main dans la sienne.

«Êtes-vous une bénévoles ?» me dit-il. Je ne comprends pas bien ce qui l'interroge exactement mais je réponds par l'affirmative parce que sans doute cela fait sens pour lui.

«Je vais à Point Pedro !» dis-je. Il n'y a pas de surprise dans sa voix. «Quel est votre

objectif ?» En réponse : «200 kilomètres par jour !».

Essence 400 Rs + 300 Rs

Hébergement: 1, 500 Rs - Thé – 50 Rs Eau
– 50 Rs

Wellawaya, tôt le matin - je me souviens des 02984 indiqués au compteur kilométrique. Je griffonne le chiffre sur le côté de ma carte, dans la partie bleue au nord-est.

Au revoir ! Et maintenant c'est parti pour... Eh bien, sur la carte figure un triangle équilatéral qui me pose problème. Je peux emprunter aussi bien un côté que l'autre, mais la route de Badulla sera haute et peut-être pluvieuse. Difficile de me repérer dans cette géographie inconnue. Mieux vaut donc voyager au flanc des collines, ou du moins à leurs pieds. Alors j'opte pour le trajet vers Monaragala qui semble plus plat et plus sec. C'est un choix spontané.

Sur la route, ce n'est pas comme à la ville, ici les voyageurs itinérants se lèvent tôt et défilent déjà nombreux. La route vallonnée devient très fréquentée. Dans cette atmosphère où le trafic s'accroît, les comportements évoluent vite vers l'inconvenant voire l'incivil. Je perds temporairement mon sang-froid et me sens de plus en plus vulnérable sur mon petit véhicule. Certains vélomotoristes me harcèlent en côte à côte ; il y a aussi des piétons un peu fous qui prennent le bus d'assaut en courant. Et puis les autobus me poussent périlleusement à l'écart de la chaussée au bord du fossé.

Pourquoi ces nouvelles routes en bitume font-elles que les gens se sentent invincibles et indifférents ? Est-ce une question d'état d'esprit systématique ? Les gens sont tous pressés. Le monde des affaires se réveille et n'attend pas ! Alors l'enfer se déchaîne ! Pourquoi suis-je aussi

sensible à ce phénomène ? J'ai envie de crier "Hé, ne m'emmenez pas dans votre désir de folie mortelle !". Toutefois je préfère rester stoïque et seules quelques grossièretés m'échappent.



Bien que ces nouvelles routes soient lisses, confortables, pratiques et coupent à travers champs, elles me font découvrir, au plus profond de moi, cette part secrète luddite¹ et anti-mécanisation. À l'entrée de Monaragala je grince des dents lorsqu'un énorme bulldozer s'arrête et redémarre en plein virage là où des femmes, couvertes de la tête aux pieds en dépit de la chaleur et de la

¹ Adepte du mouvement ouvrier anglais du 19e siècle contre la mécanisation et l'automatisation du travail

poussière, se joignent au creusement et au désherbage. Le progrès actuel, une drôle d'image !

En contrebas, dans un champ, se dresse le premier temple hindou aperçu à ce jour de la traversée, avec ses rayures rouges et blanches, ceinturé par la terre glaise. Un prêtre vêtu de blanc marche lentement les mains derrière le dos, torse nu à l'exception d'un fil sacré. L'entrée de la ville de Monargala est verdoyante et boisée. Une sensation de légère fraîcheur émane de ces collines.

Un poste militaire contraint le trafic à contourner les lieux jusqu'à un carrefour, puis un virage conduit à Bibile. La route B, B57 peut-être, c'est une ligne jaune sur ma carte, elle est aussi bitumée. Je suis contente du mot Bibile, un endroit et un nom auquel on peut se raccrocher facilement. Il sonne bien Bibile ! Facile à retenir avec son origine latine et sa connotation proche de Bibliothèque et du livre. C'est donc ma

prochaine destination. La géographie change alors que la route pratiquement déserte monte et descend. Par endroits, l'ombre des conifères la couvre d'une obscurité complète, un trou noir.

Pour la première fois, un chien se détache, court après mes talons, me forçant à m'arrêter. J'essaye tout d'abord de l'amadouer, puis je ramasse une petite pierre et le menace et enfin je parviens à avancer. Mais plus loin, la même situation se reproduit. Est-ce la même famille de chiens qui sévit sur la route de Bibile ? Participent-ils aussi à la rébellion contre le trafic de monstres à moteurs : bus, motos, et autres bêtes mécaniques en tout genre ? Cette belle route de Bibile se montre décidément sombre et agressive. Et d'un seul coup tout devient insignifiant lorsque deux hommes assis lourdement sur une moto s'arrêtent et redémarrent près de moi, puis me rattrapent. «Viens ici ! », Forcent-ils

avec des gestes. «Où vas-tu ?», «À Bibile !» «Es-tu seule ?» «Non !» Je mens, «Mes amis sont là, devant !» Ils se rapprochent et me regardent de haut en bas, peut-être par curiosité, peut-être pour mieux me jauger. Il est plus prudent, quel que soit leur motivation, de les regarder droit dans les yeux car cela les dérange. Ils finissent par se retirer en pensant que ça ne vaut pas la peine d'insister. Ils accélèrent et disparaissent.

Je me sens aussi bien vulnérable lorsque le bruit fracassant des bus vrombit. Comme celui de Monaragala – Bibile, le 305, que je talonne. Il stoppe et je m'arrête aussi dans l'attente que les passagers descendent. Ceux-là rentrent dans leurs maisons et reprennent leur vie habituelle. Et moi du dehors, je me laisse aller à les regarder dedans, vers ces autres existences communes...

La route est maintenant tourmentée et Bibile n'est vraiment pas à la hauteur de son beau

patronyme, même si je n'en vois pas grand-chose. Son centre-ville repose sur un petit plateau où se trouve une station-service. Je fais le plein pour 400 roupies supplémentaires, puis j'en profite pour retirer de l'argent au distributeur automatique.

Ce n'est que le jour 2 et le soleil est impitoyable. Ayant besoin d'un abri pour faire une pause, je reste à l'intérieur du distributeur plus longtemps que je ne le devrais. Ici à l'intérieur, je me sens curieusement en sécurité : sans chaleur et soleil, sans animaux et insecte, sans humain et leur étrange regard, sans la poussière et les tracas d'une route implacable. Mes yeux restent à moitié fermés pendant un long moment.

À l'instant où je pars, un chauffeur de tuk-tuk vient me demander où je vais. Son anglais est presque parfait. «Jaffna, Point Pedro, je viens de Dondra !». Il traduit ses informations avec empressement auprès de

son petit groupe d'amis qui se prélassent tranquillement au bord de la route.

Sur ma carte, une ligne jaune pâle, une autre route encore plus petite, c'est la route de Mahayingama, une route B également, magnifiquement lisse et bitumée qui traverse et mène finalement vers un grand canal avec des murs inclinés, maçonnés à l'ancienne. Un peu timorée devant cette découverte, j'hésite à m'arrêter. Au fur et à mesure de la journée les kilomètres défilent. Et plus mon trajet avance, plus mon voyage devient difficile. «Allez, va le voir ce canal !», me dit ma voix intérieure, presque comme s'il n'y avait pas d'autres endroits où s'arrêter de nouveau dans ce monde de voyageurs et où seul c'est bouger qui compte vraiment. À un arrêt de bus tout proche, une petite foule contemple l'eau vive du canal et cela m'intrigue. Un magnétisme opère. Il me pousse finalement

à aller voir. Quelques échoppes sont ouvertes à proximité.

Mon courage revient et avec un peu d'audace je sollicite, un commerçant, de bien vouloir surveiller mon sac. Son bazar est un étrange petit atelier de réparation où regorgent des téléviseurs en pièces détachées, des câbles, des boîtiers et des haut-parleurs tous plus ou moins cassés et en nombreuses quantités.

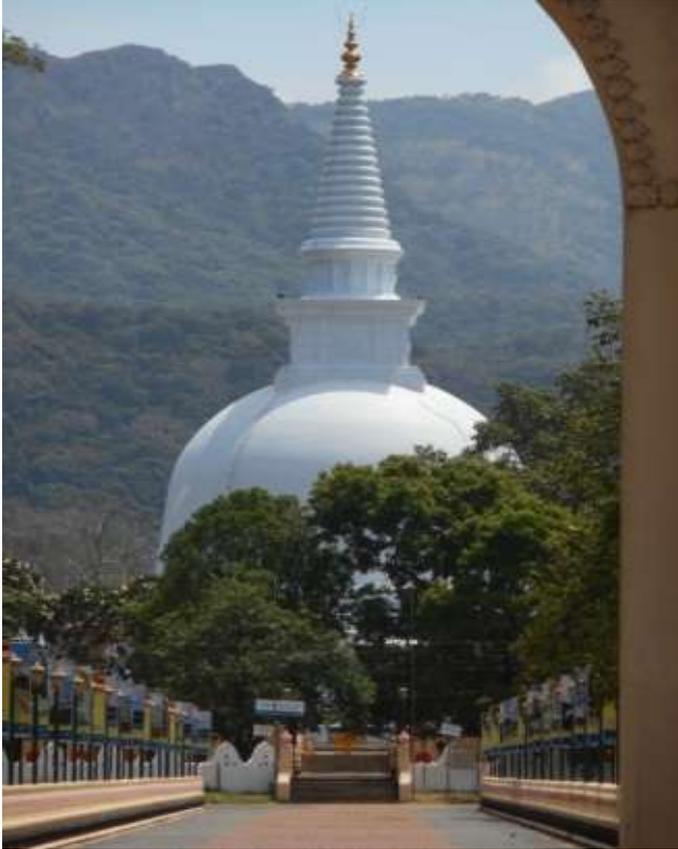
Puis je descends de petites marches en pierre tiède et plonge avec plaisir mes pieds nus dans le canal. À ma grande surprise, sous l'eau, mes pieds sont d'une blancheur éclatante. Plus loin, quelqu'un lave ses vêtements contre une pierre. Soudain un homme survient juste derrière moi et me regarde sans vergogne. Encore un curieux peut-être, mais plutôt bienveillant celui-là ! Ce canal qui s'étend sur des kilomètres me donne soif. L'une des boutiques est ouverte. Un beau jeune homme se prélassait tout en regardant bizarrement un écran de

télévision éteint. Cette échoppe ne vend pas de bière au gingembre mais seulement du thembili. De toute façon, c'est toujours meilleur pour moi. Une femme, la mère sans doute, s'empare d'une noix de coco et, avant de la servir, fait un trou dans la coquille.

Il doit être 13 h 30. Les enfants rentrent de l'école. Un petit garçon, à peu près cinq ans d'âge, donc récemment scolarisé, se précipite dans une joie exubérante et ôte son uniforme avec impatience. De retour sur son territoire et loin des contraintes scolaires, ce petit roi se saisit du couteau à thembili. Puis il tente d'attraper depuis la table un pot de caramel au beurre situé en hauteur. Son frère aîné le gronde et le querelle sans trop de vigueur. C'est sans doute le petit dernier de la famille. Il s'avère sacrément drôle et malin, ce garçon ! Imperturbable, le voilà qui grimpe de toutes ses forces avec ses petites jambes pour atteindre le pot de caramel et il réussit enfin

par s'en emparer. Absorbée un instant par cette scène familiale, à mon insu je me suis immergée une nouvelle fois dans la vie des autres. C'est peut-être l'effet thembili : heureuse de m'être arrêtée et d'avoir brisé ma coquille !

La mère est toute maigre et semble bien frêle et fragile pour assurer son travail avec tous ses fils à élever. J'attends tranquillement de partir. Le petit garçon, malgré sa bravade précédente, est plutôt timide à dire au revoir et peu habitué à saluer d'une poignée de main.



Ce petit épisode de la vie m'a ragillardie. À l'heure du déjeuner, c'est une route déserte vers Mahayingamad qui s'annonce. En fin

de journée, je dois arriver à Polonnaruwa avant la nuit.

Mais à l'entrée de Mahayingama, au bout d'un chemin, un splendide temple fait son apparition. Instantanément je marque un arrêt. Puis, comme envoûtée par sa magie je m'approche pour mieux l'admirer.

Un homme solitaire, mendiant, est assis là dehors. Nulle part où aller, aucun repas. Un peu plus loin, une statue géante du Bouddha est singulièrement entourée de panneaux. Des panneaux commerciaux. Des affiches publicitaires en lambeaux : propagandes politiques, annonces théâtrales.

C'est bien décidément l'heure de rentrer à la maison car, maintenant, sur la route de Polonnaruwa, tous les enfants sont entassés dans les bus comme des sardines dans une boîte. Le conducteur pousse et ouvre la porte systématiquement vers l'extérieur. À l'intérieur, c'est noir d'enfants.

Je les suis. Aux arrêts de bus je m'arrête à côté de groupes de garçons vêtus de blanc et puis je repars. À l'arrière du bus, en contagion les uns avec les autres, ils me charrient innocemment. Parfois je fais semblant de m'arrêter alors ils s'effarouchent et s'offusquent.

C'est un autre long trajet où se déroulent des routes comme des tapis géants, entremêlées de courts passages à nids-de-poule, des arbres rongés et dévorés de termites. Tout cela dessine un itinéraire ombragé, reposant. D'après les panneaux indicateurs ma destination est encore loin. Quand j'arrive enfin à la dernière étape de mon voyage en fin d'après-midi, l'entrée de Polonnaruwa semble bien sinistre. Terrifiants, des poids lourds pétaradent ouvertement. Ces camions sont conduits par des chauffeurs restés éveillés par la mastication du bétel. Tandis que le soleil

termine sa descente, une boule sanguine se pose sur une terre décharnée.

Les enfants jouent encore tardivement dans la rivière pendant que leur mère lave des vêtements. Eux aussi me saluent puis se moquent de moi. Le soleil se couche en un dernier décor : des graffitis, un stationnement de camions, un terrain-vague. Ainsi s'achève cette route périlleuse à la nuit tombée.

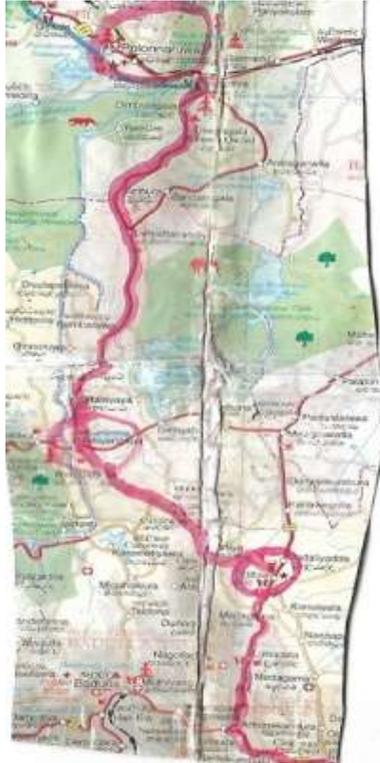


Un peu désenchantée, je parcours la ville. Dans ce contexte décourageant, un indice opposé polaire m'attire : un hôtel chic, propre et blanc avec des palmiers bien ordonnés et ceinturé d'une grille à l'entrée.

« Pas pour la populace ! », semble-t-elle proclamer.

Encore très passante le soir, je franchis la rue principale jusqu'à l'entrée de l'hôtel. Un homme me regarde avec un sourire. Un peu trop familier à mon avis. On m'introduit alors à la réception, une splendeur ! J'apprends alors que les chambres sont à 5000 roupies, relativement cher pour une seule nuitée. Neuf, propre, c'est aussi un drôle d'endroit. Les rares employés semblent courir sans but réel comme les acteurs du théâtre de l'absurde. Tout ceci, associé au manque de clients, m'interroge. Est-ce vraiment un hôtel ? C'est peut-être juste une illusion, un rêve ! Celui d'une voyageuse fatiguée. Le personnel finit par m'apporter un drap de lit. Au dîner, la nourriture est excellente. Sous le ventilateur de plafond, le plus cher du moment, le sommeil me gagne profondément

Total = 815?
Day 1 = 168 km
Day 2 = 217 km
Day 3 = 287 km
Day 4 = 143 km



Le kilométrage indique 03201 km. Comme dans un rituel, je l'écris dûment en haut à droite de ma carte, dans le bleu qui est, je m'en rends compte, l'océan Indien. C'est la

fin du jour 2. J'ai parcouru 217 kilomètres; une bonne distance !

Le troisième jour. Dès le réveil, le doute me revient. Au petit-déjeuner, le même personnel du théâtre de l'absurde plane autour de moi. Toujours pas d'autres clients. À la télévision, les informations cinghalaises défilent. Aux actualités : des scènes de politiciens toujours aussi passionnés. Le personnel me regarde obstinément avec une grande attention et la même curiosité. Tout ce que je veux, c'est simplement du pain grillé et du thé. Sur le départ, je me redemande si ce lieu est bien un véritable hôtel. Une fois mon sac et mon vélomoteur préparés, les deux me semblent lourds. Le gérant veut une photo. Il en profite pour me toucher le dos avec un peu trop d'empressement à mon goût. Puis sur la route encore calme du matin, après avoir parcouru quelques kilomètres en descente, j'aperçois un site d'hébergement près d'un lac et d'un lieu archéologique. Si j'avais

persisté un peu la veille, j'aurais donc trouvé un bien meilleur endroit. Ainsi va donc le destin du voyageur...



Peut-être mon dernier jour de voyage. Le magnifique lac et son Bouddha géant me saluent et m'encouragent. Mon objectif, c'est Minniniya avec de nouveaux petits lacs et des éléphants qui heureusement paissent au loin. Une petite foule se concentre près d'un panneau d'information alertant les visiteurs : «Ne pas nourrir les animaux!». Là, ce sont de sympathiques étudiants venus de Pékin. Des silhouettes un peu clichées dans ce décor avec leurs parapluies ombrelles qui soulignent la blancheur de leur peau. Mes jumelles passent volontiers d'une main à l'autre. Elles permettent d'apprécier tous les détails de la scène. Le tuk-tuk, qui véhicule les étudiants pour la visite, attend sagement

leur retour pour les conduire à Pollonaruwa avec le guide.

Des Européens et leurs enfants blonds siègent dans leur voiture les portières ouvertes. Ils ne se joignent pas aux louanges et ovations des autres visiteurs.



Plus loin, je fais la rencontre d'un motard solitaire qui se dirige aussi vers le nord. Nous discutons et je ressens une sorte d'affinité pour ce compagnon de fortune. Bien sûr, nous avons en commun ce long voyage similaire. Lui aussi semble avenant et sympathique, alors désormais nous veillons discrètement l'un à l'autre. Le Nord

semble plus proche et nous nous arrêtons
tous les deux au
prochain temple
hindou. Mon nouveau
complice adore.
J'achète des tranches
de mangue au piment
que nous partageons.



Tout semble apaisé. De nouveau sur la route, je n'en crois pas mes yeux à la vue d'un troupeau d'éléphants tout proche dans la jungle environnante.

À Habarana, nous nous séparons naturellement en silence. Bien que je connaisse déjà l'endroit, par inattention j'emprunte la mauvaise route, celle qui mène vers Trincomalee au lieu d'Anuradhapura. La signalisation n'est pas très claire. Et l'aspect sauvage de cet itinéraire m'a tout simplement séduite. Je réalise mon erreur. Trop loin et trop tard pour faire demi-tour !

Je vais quand même pouvoir revenir sur la route de Vavuniya plus tard. Et c'est encore cette voix intérieure qui me pousse : « Allez ! Continue, continue ! ». Le doute me trouble et m'habite. C'est aussi ça le symptôme du voyage, l'incertitude accompagne le voyageur.

Ce tronçon de route est inouï ! Un désert : pas d'animaux, ni personnes d'autres. Pourtant l'activité économique se lit aux piles de bois de chauffage entassées ici et là. Des vendeurs de thembali sont curieusement perchés sur un rocher éloigné. Enfin Kanthale ! Fatiguée et opprimée par le soleil, je m'empresse d'aller vers le premier hôtel rencontré. Là, deux garçons de la marine du sud de Kurunagala rigolent. Complices, ils se donnent des coups de coude. On m'apporte enfin le menu avec des recommandations sur les prix ! Décidément, mon allure doit être manifestement celle d'une personne un peu bizarre : fauchée et sans doute négligée.

Au loin le lac venteux rassemble des centaines d'oiseaux, peut-être des cormorans. Ils survolent la crête des vagues en escadrille royale, rejaillissent puis se redressent ingénieusement comme des acrobates. Le décor de l'hôtel est assez luxueux et du meilleur choix ; des gens aisés s'assoient aux tables voisines.

Mon erreur d'itinéraire m'a contraint à me diriger vers Trincomale, en suivant la route des réserves d'eau. Puis après la grande mosquée verte et blanche, je retrouve mon chemin en direction de Vavuniya.

Quand j'arrive enfin à la jonction, un vent fort s'est levé et me force à ralentir pour garder mon équilibre. La route n'est plus goudronnée. Et sans arbre : plus d'ombre. En roulant sur les ornières, le vélomoteur tremble de façon inquiétante. C'est une longue et pénible route que voilà. D'un côté du vert, de l'autre du brun brûlé, comme si l'on cultivait d'un côté et pas de l'autre. Kambakkoda, les noms de villes sont moins

habituels et prennent le double k qui sonne typiquement tamoul. Puis Horowupalama. Entre chaque ville, un long trajet désertique interminable. Je m'arrête pour noter sur la carte quels villages je viens de traverser. La ligne rouge semble inexacte. Mon stylo bleu corrige et trace une marque tout le long de l'A29 jusqu'à l'A9 vers Jaffna. Cela me permet d'évaluer la distance qui me reste à parcourir.

Partie vert pâle de la carte. Le vent continue de me fouetter.



Vavuniya n'apparaît qu'en fin d'après-midi. Mon corps me fait mal. La

journée n'est pas encore achevée. Je passe devant l'hôpital marqué de souvenirs : des vies sauvées, des morts. La mosquée voisine. Il semblerait plus sage de m'arrêter

par là. Mais résolue à poursuivre, je traverse la ville et la tristement célèbre A9. Entre Vavuniya et Elephant's Pass, le fameux check-point militaire, arrêt obligatoire.





Jadis, c'était le lieu d'une scène de grande anxiété où s'enchaînaient : files d'attente, inspections des bagages et contrôles des d'identités. En fait, jusqu'à récemment, ce check point était aussi le symbole tangible de la division du pays. Mais, sous le soleil couchant de ce début de soirée, cerné par de grands pots de fleurs orange et roses qui le cernent, ce check point apparaît bien désolé, presque abandonné et enveloppé d'un silence paisible. Cette évolution

radicale m'invite à prendre le temps de regarder tout autour avec intensité. Le calme me permet de méditer : un grand moment en ces lieux de mémoire.

Ensuite Elephant's Pass, la route de la lagune en direction de Kilinochchi.

Je continue sur l'A9 et stoppe à la nuit tombée. Une petite oasis, des arrêts de bus, des temples et un hôtel sale, trop cher ; le propriétaire a flairé ma détresse. Quoi qu'il en soit, bien que le crépuscule approche, la route m'appelle encore plus précipitamment. Rien à ajouter. Hâte d'arriver.

Tout devant, inconscients du danger, des bus et des camions bondés fendent le passage. Toujours affligés de l'impérieuse charge d'amener à destination marchandises et passagers. Je me rends

vite compte qu'il n'y a pratiquement pas d'endroits où dormir sur cet itinéraire. Les insectes commencent à frapper mon visage et mes yeux nus. Un policier moustachu au bord de la chaussée m'arrête. En fait, ils sont deux, l'un sourit gentiment.

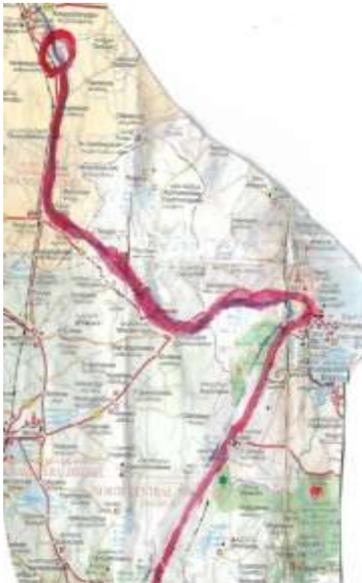
Peut-être est-il tout simplement curieux ou m' imagine-t-il circuler sans papiers ? J'anticipe alors : "Aah... Peut-être voudriez-vous voir mes papiers ?" A sa place, je me serais aussi interpellée. Une femme seule, en moto, à cette heure, sur cette route lointaine ! « Kilinochchi, c'est au moins à deux heures à moto, un long chemin ! », rajoute-t-il un brin taquin.

Je reprends ma course mais ça devient problématique. Alors dès que j'aperçois enfin l'insidieux contour d'une guest house avec ses petits drapeaux, je m'arrête et littéralement crie à travers la porte : « Tambi !, hey Tambi ! Bonjour ! » Ravie de cette découverte aussi soudaine. Les lumières s'allument : le bonheur ! Quelqu'un

ouvre grand les portes. Pendant ce laps de temps, un autre motard arrive également et tout cela ajoute un peu plus d'agitation.

Le bruit a alerté un chien qui aboie méchamment. D'un seul coup, cette nuit devient agressive. Quelqu'un, peut-être le propriétaire de la maison d'hôtes, tient en respect l'animal qui se débat avec rage. L'homme braille enfin, lui donne un coup de pied. Alors l'animal se recroqueville en hurlant bruyamment. Enfin satisfaite de ne plus souffrir de la menace. Exténuée par cette démonstration de dressage. On me propose enfin une chambre. Un jeune homme se tient là près de la porte. Il sent l'alcool et tente vaguement de parler, puis s'éloigne la démarche incertaine. À présent, au milieu de ce qui pourrait être un danger, je dors paisiblement sans discontinuer avec la profonde conviction que personne ne me fera de mal.

Déjà trois jours complets et je ne suis toujours pas arrivée. Le kilométrage indique 03488. Ce troisième jour si venteux et fâcheux, aurais-je pu parcourir plus de 287 kilomètres ?



Total = 815?
Day 1 = 168km
Day 2 = 217km
Day 3 = 287km
Day 4 = 143km



Une autre opposition vérifiable existe entre la nuit et le jour. Tout comme la nuit semble



pleine de danger, le jour se montre plus inoffensif. En effet de jour tout peut s'oublier, le chien agressif de la nuit dernière, maintenant s'agite et cherche naïvement en remuant la queue. On m'apporte une tasse de thé. Je paie une facture de 1 000 Rs. Je reprends mon voyage sur une route encore calme et terne. Seuls, ce petit matin, des groupes d'enfants en uniforme blanc attendent aux arrêts de bus en faisant des signes. Au nord comme au sud, ils restent les mêmes.

Plus récemment, à Kilinochchi, les grands emblèmes et vestiges de la guerre et de la paix sont l'objet d'un tourisme de guerre. En toile de fond, la flore s'habille de palmiers chauves. Certains avec leurs feuilles coupées attendent de devenir des haies de clôtures. La sécheresse imprègne ainsi sensiblement tout le paysage.



La nouvelle ligne de chemin de fer est parallèle à la route. De petits groupes de vie se créent spontanément et



des gares improvisées surgissent. Dès l'entrée à Jaffna, la tôle ondulée se généralise un peu n'importe où. De manière inattendue, le panneau indicateur vert signalant l'entrée dans Jaffna se manifeste en plein virage, à côté d'une maison en ruine criblée de traces de balles. La mémoire du passé surgit là et prédomine, comme un avertissement. Toujours sur l'A9, je dépasse la grande église détruite, une autre publication s'invite cette fois : «Plus jamais ça!». Un peu plus loin se tient le YMCA, un lieu d'hébergement correct et bon marché. À l'entrée : une dernière effigie promet et professe «Paix dans la Dignité».

Ensuite en descendant sur Kacheri Nallur Road, j'atteins la fameuse statue en or du roi Sankilian, un guerrier assis sur son cheval.

Plus que 31 kilomètres d'ici à Point Pedro. L'arrivée imminente m'envahit d'excitations le reste du voyage. À proximité des lagunes, ce sont des buissons bas et le long de la

route plate, c'est l'odeur salée jusqu'à la côte, jusqu'au bout, là où cette île, ce pays disparaît presque de la carte. À l'heure du déjeuner, au quatrième jour de ce périple, j'aperçois le panneau indicateur Point Pedro, bien avant la ville, dans un lieu douteux et indigne, à côté d'un hangar à essence, planté sur une petite colline caillouteuse.



C'est à la fois décevant et exaltant ! Mais ça y est, maintenant je sais que je peux arrêter mon voyage, peut-être me reposer, même si cela ne semble pas de circonstance.

Et où sont les caméras, où est la foule ?

Quelques personnes imaginent que j'attends de l'essence alors elles essaient de m'orienter vers les pompes.

Je voudrais crier et pouvoir leur dire tout ce que j'ai vu mais je n'ai aucun mot ni langage pour décrire et expliquer cette épopée. À ma demande, quelqu'un me prend en photo. J'adresse un texto à mes amis.

Cette arrivée ne ressemble toujours pas à ce que j'attends : un authentique Point Pedro. Le voyage ne peut pas se terminer ainsi à la recherche d'une fin incertaine, une vraie fin.

Alors, je me dirige vers la plage, passé le marché et la statue dorée de Gandhi, vers la toute pointe de la côte, là où les bateaux de pêche sont blottis les uns contre les autres.

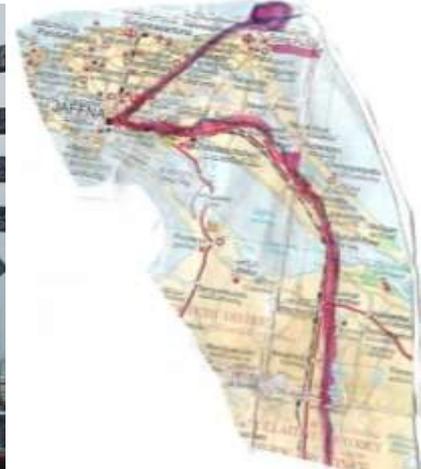
Un petit hôtel. Là, deux jeunes hommes. Timides, ils hésitent à prendre une dernière photo et puis se décident.



Je m'assois, seule, satisfaite, en paix avec moi-même, une

bouteille de bière au gingembre finie. Je joue avec la paille et m'absorbe en contemplant l'océan, son détroit de Palk.

Et là, je suis bien... à Point Pedro.



Total = 815?
Day 1 = 168km
Day 2 = 217km
Day 3 = 287km
Day 4 = 143km



Patricia Melander is from England but has travelled and worked in other countries extensively. She has lived in Sri Lanka since 2010 working in the field of education while travelling 3,000 kilometres around the island on her TVS. She presently lives in Jaffna.

Book and Cover design by Patricia Melander
© Writing and Photographs - Patricia Melander

ISBN: 978-624-95475-1-3



Print:
Mega Printer, Jaffna
T.P.: 021 222 7939